

Cahiers de l'Académie canadienne-française 5 — Linguistique.
Montréal, 535, avenue Viger. 1960. 160 p.

Benoît Lacroix, o.p.

Volume 14, numéro 3, décembre 1960

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/302071ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/302071ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lacroix, B. (1960). Compte rendu de [*Cahiers de l'Académie canadienne-française 5 — Linguistique*. Montréal, 535, avenue Viger. 1960. 160 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 14(3), 462–464.
<https://doi.org/10.7202/302071ar>

Cahiers de l'Académie canadienne-française 5 — Linguistique.
Montréal, 535, avenue Viger. 1960. 160 pages.

Au dire du florentin Brunetto Latini qui séjourna en France vers 1260, la langue française est « la parleüre la plus delittable et la plus commune à toutes gens ». Trois siècles après, le père Charlevoix jésuite écrit : « Nulle part on ne parle plus purement le français qu'en Nouvelle-France. » Mais voici qu'en 1960, la même langue française importée au Canada au XVI^e siècle est devenue une langue « rustique et désuète, . . . meurtrie, estropiée » (p. 41).

Que s'est-il passé ? A l'est comme à l'ouest du Québec on parle l'anglais ; au sud, on parle l'américain ; au nord, quelques sauvages et un peu plus loin les Français de France et leurs imitateurs canadiens. Au centre : nous. Il y a aussi que nous vivons une phase aiguë de dolorisme où il fait bon s'accuser. Reste qu'il y a un véritable malaise. Les Canadiens français luttent depuis deux siècles pour conserver leur langue et c'est toujours à recommencer (cf. tableau *très* approximatif de Lucie Robitaille des principaux ouvrages traitant de la langue française au Canada (pp. 139-156).

Mais quand on aime son pays, sa langue maternelle, quand on sait que cette langue est une des plus belles au monde, une des plus difficiles parce que des plus parfaites, la deuxième langue chrétienne peut-être ; quand on aime le beau, les idées, la culture, la dignité de l'homme, il y a de quoi s'inquiéter et réagir. L'Académie canadienne-française avait raison de consacrer un de ses cahiers à étudier la question linguistique.

La première partie du cahier est consacrée aux sources. M. Victor Barbeau nous parle du moyen âge, ou plutôt de ce qu'il conçoit comme le pire moyen âge : les XIV^e et XV^e siècles. A cette époque, l'élite parlerait latin et les autres abonderaient dans le dialecte. « L'introduction à l'histoire de notre langue tient dans les fabliaux anonymes du XIV^e siècle et dans les chroniques de Froissart » (p. 11). Bref, nous sommes nés à un

mauvais moment et nous sommes victimes d'une langue déjà brouillée et écorchée (cf. p. 11). C'est beaucoup simplifier. Froissart est-il si archaïque ? Et Charles d'Orléans, et François Villon, et Greban et Commines ? Ils sont tous du XIV^e siècle.

A part d'être nés à la mauvaise époque, nous avons souffert de l'isolement créé par la conquête anglaise (p. 92), du « mauvais enseignement, en même temps que d'une déformation de la personnalité apportée par les méthodes de pédagogie moderne » (p. 110), puis du mauvais goût de nos compatriotes, des influences américaines (p. 53), de la centralisation fédérale (p. 57), de notre besoin instinctif d'imiter, de copier, de traduire à tout propos, de notre anémie d'esprit, etc. (p. 49). En somme, ce n'est pas bien rassurant, même si nous pouvons osciller entre le pessimisme radical des uns et l'optimisme réservé de Michel Brunet (p. 70).

Une bonne partie du présent cahier porte sur le vocabulaire des Canadiens français. Marius Barbeau note les mots indigènes. Gaston Dulong relève les canadianismes, tandis qu'André D'Allemagne réagit violemment contre les américanismes. Savoureux comme un académicien peut l'être, M. Victor Barbeau attaque nos anglicismes tout en faisant remarquer que la langue anglaise contient déjà 30,000 mots français. Le jugement des professeurs à la suite d'une enquête auprès des collèves masculins et féminins en 1955 pose nettement le problème linguistique au plan du secondaire. Encore faudrait-il distinguer davantage entre le parler des étudiantes et celui des étudiants. L'étudiante parle mieux et écrit mieux son français que son collègue masculin. Il faut rendre hommage aux religieuses de ce fait important.

Que faire pour redresser l'ensemble de la situation ? Tout le contenu du cahier pose la question. Réagir ? Bien sur. Mais comment ? Par des mots. Les mots n'ont pas beaucoup d'influence à notre époque. Mieux vaut les actes. Lesquels ? Éviter l'anglais, chasser l'américain ? Impossible. Nous sommes entourés de marchands anglo-saxons dont nous avons besoin pour vivre. Nos meilleurs écrivains sont d'excellents bilingues en général. V.g. Nelligan, Asselin, Léon Gérin, St-Denys, etc. Mieux vaudrait peut-être bien apprendre l'anglais pour mieux éviter de mal parler le français ? Attention, note le père Lachance, o.p. : la langue maternelle ne doit pas être atteinte par un bilinguisme prématuré. En général, tous les collaborateurs de ce cahier s'entendent pour proposer l'étude de la langue parlée dès l'école primaire, pour créer des institutions qui favoriseraient cette étude. *Qu'on nous permette de signaler ici l'article fondamental de Jean-Denis GENDRON de l'Université Laval sur la prononciation : des pages intelligentes et judicieuses.*

Mais la norme ? Allons-nous parler le français de Paris ? Est-ce l'idéal à préserver au moment où *notre* parler n'est pas encore défini. Qui fixe la norme ? La majorité. Jamais. Plutôt, je cite Quintilien, *Institutions oratoires* I: 6, 43: *l'accord des gens cultivés*. Et si les gens cultivés ne s'entendent pas ? Comment faire pour que le snobisme des uns ne vienne pas mettre en échec le laisser-aller des autres ? Il ne faut surtout pas mépriser le dialecte parce qu'il est un dialecte. Toutes les grandes littératures sont nées du dialecte. La solution pratique reste la création d'un organisme officiel — un ministère de la langue s'il le faut ! — qui aurait pouvoir de légiférer dans ces matières au nom d'un français canadien correct, ni absolument parisien, ni plébéen. Le plus urgent est la correction du *sermo quotidianus* par des lois qui imposent cette correction à tous les niveaux de l'enseignement. De toute façon, cela ne sera pas facile. Il y a un malaise. Les pages de ce cahier n'en sont pas exemptes. Le même malaise a percé autrefois dans les *Etudes sur le parler français au Canada* (Presses Universitaires de Laval, 1955) qui groupait aussi des gens cultivés parfois en désaccord.

Il ne convient pas de désespérer. Au contraire. La langue française est menacée mais elle est loin d'être morte. La meilleure preuve qu'elle est bien vivante est que ce Cahier 5 de l'Académie canadienne-française soit si bien écrit. Cette nouvelle mise à jour d'un problème fondamental doit valoir à monsieur Victor Barbeau toute notre gratitude, et nos remerciements à la maison d'édition pour la réalisation de cet ouvrage.

Université de Montréal

BENOÎT LACROIX, o.p.